



JEAN-BAPTISTE BEES

Harawi.

COMPTES RENDUS

HARAWI

Messiaen

Karen Vourc'h (soprano)

Vanessa Wagner (p)

Jean-Philippe Clarac, Olivier Deloëuil (ms)

Rick Martin (dl)

Thibaut Welchlin (c)

Lodie Kardouss (ch)

Salle Favart, 23 avril

Bien qu'il en existe plusieurs enregistrements, on comprend aisément pourquoi *Harawi* (1946) n'est pas joué plus souvent ; c'est qu'il s'agit d'un cycle extrêmement exigeant pour les interprètes et, en dépit d'une indéniable séduction, pour les auditeurs également. Le texte, rédigé par Messiaen lui-même, mêle aux étranges phonèmes de la langue quechua, une poésie visionnaire et surréaliste.

Malgré leurs titres, on ne saurait dire que ces douze chants possèdent un sujet, ni même, à proprement parler, une couleur affective. C'est en fait tout le cycle, inspiré du mythe quechua de Piroutcha, une sorte d'Iseult andine, qui porte la marque d'une ineffable tendresse. Le compositeur a conçu *Harawi* comme la première partie d'une trilogie hétérogène consacrée à l'amour, la mort et la nature, comprenant aussi la *Turangalila-Symphonie* et les *Cinq Rechants*. Curieusement, aucune de ces œuvres n'évoque la religion chrétienne, principale source d'inspiration de Messiaen.

Alors que d'ordinaire, *Harawi* se chante comme un cycle vocal traditionnel, il est ici sobrement et intelligemment mis en scène par Jean-Philippe Clarac, Olivier Deloëuil et la chorégraphe Lodie Kardouss, qui évitent les deux écueils de la sèche abstraction et de la scénographie narrative. Le spectateur découvre,

rideau levé, le plateau de l'Opéra-Comique parsemé d'une trentaine de lampes, tandis qu'un prompteur fait défiler le texte. Arrivent alors les deux interprètes, rendues jumelles par le costumier Thibaut Welchlin, robe longue beige clair, cheveux nattés, apparitions surréelles façon *Damoiselle ébue*.

Entre deux mélodies, Vanessa Wagner quitte parfois son piano pour rejoindre sa partenaire. Karen Vourc'h multiplie les attitudes hiératiques. Tout au long de la représentation, les lampes varient en intensité comme en couleur, en liaison avec un programme informatique déterminé par la musique.

La performance des deux artistes est étonnante. Certes, Karen Vourc'h n'est pas un soprano dramatique comme l'était Marcelle Bunlet, la créatrice – une grande wagnérienne. Mais cette situation n'est pas forcément négative : la cantatrice évite ainsi toute lourdeur, et la souplesse de son aigu sert bien la musique. Dans le registre grave, en revanche, elle est souvent couverte par le piano, dont la partie, quasi symphonique et souvent très chargée (Messiaen l'a créée lui-même), ne peut être réduite.

À cette réserve près, on ne peut que saluer un spectacle de toute beauté.

Jacques Bonnaure

**ON NE PEUT
QUE SALUER UN
SPECTACLE DE TOUTE
BEAUTÉ.**